
CRYPTOGRAPHIE. — MYTHES ET LÉGENDES.

JOHN GILPIN

HÉROS SOLAIRE

I

« Tout lecteur instruit, dont les connaissances sont au niveau de la science contemporaine, doit être prévenu que toutes nos légendes populaires, anciennes fables, contes de nourrices, etc., sont sans exception des formes du mythe solaire. En d'autres termes, ce sont des essais rudimentaires tentés dans l'enfance de l'humanité, pour peindre les merveilleux phénomènes de l'aurore, du lever du soleil, de sa marche à travers les cieux, de son plongeon à l'ouest dans la mer et de sa marche rétrograde pendant la nuit, pour revenir à son point de départ à l'est. Ce sont donc les survivants d'un passé lointain, de ce passé dans lequel les ancêtres de notre race laissaient vagabonder leur fantaisie dans l'univers et dépeignaient ses phénomènes les plus apparents sous formes d'aventures humaines ou autres. En ce temps, le soleil, la lune et les étoiles étaient représentés comme des héros célestes, doués de la vie, de la volonté et du mouvement qui sont l'apanage de l'homme. Leurs faits et gestes, longuement racontés et parés des riches couleurs d'une vive imagination, charmaient les longues heures des jours d'été et animaient les ténèbres des longues nuits d'hiver. Les conteurs de ces fictions primitives ne s'en tenaient point à une forme particulière dans leur façon de présenter une légende ou un conte mythique. Ils avaient facilement découvert (et c'était peut-être la première

découverte qu'eût faite la raison humaine) que l'imagination n'a d'autres limites que celles que lui assignent l'étendue et la fertilité de l'invention. En conséquence, ils entourèrent tout aspect de la nature d'un *halo* mythologique, excroissance complexe et multiforme de fantaisies poétiques et de légendes historiques. La métamorphose du jour en nuit et celle de la nuit en jour furent décrites en une multitude de symboles, paraboles, métaphores, analogies, dont quelques-unes sont assez simples et claires, tandis que, pour être élucidées, d'autres demandent autant de richesse d'imagination qu'il en a fallu pour les inventer. Par exemple, elles sont présentées sous forme de combats de géants rivaux, d'aventures d'un céleste chevalier errant, de voyages de cavaliers ou de conducteurs de chariots, de rendez-vous d'un couple amoureux, ou de relations conjugales de deux époux. Ou bien encore c'est un ancien fermier possédant un troupeau, et particulièrement un troupeau de vaches, qui lui ont été volées, et qui parvient à les reprendre à ces primitifs *castle lifters* (voleurs de bestiaux écossais). De même, l'action du vent, l'aspect et l'office des nuages pluvieux, l'apparition de l'arc-en-ciel, le grondement du tonnerre, la lueur des éclairs, etc., sont tous anthropomorphosés ou métamorphosés en légendes ou contes divers, mais presque toujours se rapportant au génie et aux aventures de quelque héros semi-divin, semi-humain. Il est inutile de faire remarquer que les arts plastiques trouvaient une mine inépuisable de sujets variés de composition dans cette manière d'interpréter les lois de la nature. Au lieu d'être, comme aujourd'hui, le résultat de forces mécaniques, le produit invariable et monotone de lois automatiques, chaque phénomène de la nature était doué d'une vie, d'un esprit et d'une individualité toute personnelle. Chacun d'eux était considéré comme possédant une volonté déterminée et un ample champ pour s'en servir, et pour ce motif chacun était susceptible d'une variété d'aspect qui ne pouvait qu'ajouter à l'intérêt et à la fascination qu'il exerce sur des êtres aussi maussades que le sont les trois quarts des mortels. Nul doute que cette perpétuelle mobilité dans la nature ne stimulât bien plus vivement les facultés

humaines auxquelles elle devait son existence. Tout homme était occupé alors à obéir instinctivement, inconsciemment à la maxime de Kent, qui dit : « Laissez errer la fantaisie ailée « jusqu'à ce que la pensée déborde, » et il est probable que c'est à cette culture universelle des facultés de l'invention, de l'idéalisation de la fantaisie capricieuse, que nous devons la grâce sans rivale, la beauté et la variété qui distinguent les productions littéraires et artistiques de tant de peuples anciens. »

Ainsi s'exprime l'auteur anonyme de *John Gilpin, héros solaire*. Parle-t-il sérieusement ou se moque-t-il tout doucement de ses lecteurs ? Peut-être est-il de ceux qui craignent au contraire qu'on ne raille leurs croyances intimes et qui prennent le parti d'en rire les premiers. Ainsi font bon nombre de spirites de ma connaissance. Quoi qu'il en soit, il est de ceux qui n'aiment pas qu'on leur montre l'envers de l'étoffe, et c'est très sincèrement qu'il redoute que le progrès des sciences physiques, malgré ses incontestables avantages, n'arrive à raccourcir par trop les ailes de la fantaisie et l'aptitude particulière qu'avaient nos aïeux pour forger des mythes. L'exemple de *John Gilpin*, choisi par l'auteur, me fournira l'occasion de démontrer que cette aptitude n'était pas du tout un don du ciel, mais un procédé purement technique, dont le secret ne s'est perdu qu'au commencement de ce siècle et qu'on est libre de reprendre quand on le voudra, comme on a repris la fabrication des vitraux et la peinture à l'encaustique. Seulement cette renaissance du mythe et de la peinture écrite, ce qui est tout un, n'aura lieu que lorsque le besoin s'en fera sentir. Si, aux yeux de l'auteur, cet affaiblissement et cette limitation progressive de la puissance de l'imagination semblent un signe de la dégénérescence de l'espèce humaine, s'il considère les progrès de la science comme la détérioration d'un riche fruit, la pêche par exemple, dans laquelle le noyau grossirait chaque année, aux dépens de la pulpe savoureuse, je crois qu'il est pleinement dans l'erreur. Walter Scott, Balzac, lord Byron, Alfred de Musset et George Sand se sont parfaitement passés du *mythe solaire*, sans que leur imagination y ait perdu quoi

que ce fût. J'en dirai autant de David d'Angers, de Pradier, d'Eugène Delacroix, de Millet et de Corot. Assurément personne plus que moi ne s'est attaché à faire ressortir toute la grandeur et toute l'étendue du rôle qu'a joué le mythe solaire dans l'art et la littérature, jusqu'à une époque séparée de la nôtre par moins d'un demi-siècle; mais le mythe solaire ne m'éblouira jamais au point de m'aveugler sur les mérites de l'art et de la littérature de notre temps, ni ne m'empêchera de reconnaître que, pour l'une comme pour l'autre, il fut autant une entrave qu'un stimulant.

Quoi qu'en dise l'auteur, je ne vois pas non plus que les contes de nourrice et les légendes pittoresques disparaissent progressivement, comme s'ils étaient dissipés et évaporés par les rayons de la science moderne. Ils font vivre encore chez nous toute une industrie charmante et en pleine floraison : l'imagerie d'Epinal, et la science les collectionne avec autant de soin que les assiettes de Delft ou les faïences révolutionnaires. *Cendrillon*, *le Chat botté*, *le Petit Chaperon rouge*, *le Petit Poucet* promettent d'amuser encore de nombreuses générations d'enfants qui ne s'inquiéteront pas plus que leurs devanciers de leur origine ou de leur signification mystique. Quant à leur *naïveté*, l'auteur la déplace, comme toute l'école allemande dont il reproduit les opinions. Si les contes sont faits pour des *naïfs*, ils ne sont pas fait par des *naïfs*, témoin les Fables de la Fontaine, l'homme le moins naïf qui ait jamais existé. Qui dit *mythe*, dit toujours mystification, partant un mystificateur et un mystifié. J'ignore si les auteurs primitifs des contes de fée ont jamais été la dupe de leurs propres inventions; mais, en tout cas, il est certain que les Grecs, dont nous les tenons directement, ne l'étaient point, et que déjà chez eux ces *mythes* avaient perdu leur caractère primitivement *solaire* pour en revêtir un autre exclusivement métaphysique, celui de la destinée humaine d'après le dogme de la métempsycose. Chaque cité, chaque *phratricie*, et même toute famille un peu puissante, avait son mythe spécial, presque toujours reposant sur un fond historique, pour lui servir de *symbole*, c'est-à-dire de signe de reconnaissance. En consé-

quence, ce mythe roulait toujours sur le nom de la cité ou de la famille, et comme les anciens ne formaient jamais d'établissement sans avoir consulté les géomètres sacrés qui orientaient régulièrement tous les cantonnements en parallélogrammes sensiblement réguliers, et donnaient aux quatre angles de ces cantonnements les noms des quatre points cardinaux de leur légende solaire particulière, le héros éponyme de la cité était toujours l'un de ces quatre points cardinaux.

Les armes de Tarente étaient deux chattes qui se rencontrent (Tar-anta), et leur légende faisait de *Tara*, ou la chatte, la femme du fondateur de la ville *Alybos*, notre Pierrot moderne. Tous deux étaient les divinités du Nord. *Petalis* avait pour blason un androgyne, parce que *pai-talis* veut dire garçon et fille. Ce dieu correspondait au printemps ou à l'est. Le blason de *Carbinia* était une tête de bœuf en terre, *car-boi-naia*, mais ce mot est susceptible d'une interprétation obscène qu'on retrouve sur des poteries funèbres, et qui avait donné lieu à une légende particulière. La déesse Carbinia, plus souvent représentée par un griffon, et surtout une savate, était une des divinités du Nord.

Il est dans la destinée de l'humanité de se servir toujours des mêmes matériaux, en les retaillant, et ceci s'applique aussi bien au moral qu'au physique. Les légendes *solaires*, purement cosmographiques et géométriques à leur origine, ont été retaillées par les Grecs et leurs contemporains pour exprimer une doctrine métaphysique, celle de l'*immortalité du moi*, qui était le privilège des classes libres, tandis qu'on laissait les classes serviles croupir dans le plus infect fétichisme et prendre à la lettre les légendes, souvent obscènes, dans lesquelles les premières enveloppaient le plus noble de tous les dogmes. Le christianisme les ayant dépouillées de ce privilège en faveur de tout le monde, les légendes *solaires* furent retaillées une troisième fois, afin de servir de symboles aux loges francs-maçonniques du moyen âge; et comme, à cette époque, la classe dominante était d'origine étrangère, elles devinrent, à de rares exceptions près, le patrimoine des corporations ouvrières et bourgeoises; je dis : à de rares excep-

tions près, parce qu'on cite trois familles, toutes trois d'origine gauloise, ayant eu des légendes solaires qui se sont conservées jusqu'à nous ; ce sont les Polignac, les Tanneguy-Duchâtel et les Lusignan. Les nobles, en tant que classe, n'en avaient point ; mais les *chevaliers*, groupés en corporations ou *loges*, soumises aux mêmes règles d'initiation, jouissaient, comme les autres, du privilège de l'écriture hiéroglyphique, dite *blason*. Affiliés, comme les autres, à la *mère loge*, siégeant à Paris, ils avaient leurs légendes solaires, qui nous ont été conservées sous le nom de *romans de chevalerie*. Les prêtres, en tant que *clerics*, avaient aussi les leurs, et ce sont même de toutes les plus nombreuses. Généralement, les paysans modernes étaient comme les esclaves de l'antiquité ; on leur faisait croire que *c'était arrivé* ; cependant, il existait quelques *loges* de paysans, notamment en Auvergne, où elles étaient placées sous le patronage du saint paysan *saint Vernix*, le Bacchus Liber des anciens. Les dalles funèbres des membres de sa loge, très nombreuses dans les églises du pays, portent une serpe avec d'autres emblèmes maçonniques.

C'est par les diverses loges des quatre castes du moyen âge que nous ont été conservées la plupart des légendes solaires, sinon toutes ; mais elles se distinguent des légendes solaires antérieures au christianisme par un caractère tout spécial. La plupart ne sont que les statuts rimés en proverbes des *loges* qui les avaient adoptées pour *symbole* ou signe de reconnaissance.

Les plus anciennes ont transformé leur héros en saint rarement admis par les Bollandistes, tel que saint Vernix, qu'un curé savant avait cependant consenti à assimiler à saint Isidore. A partir de la renaissance, elles rejettent généralement cette béquille et adoptent un personnage historique très connu, dont elles font la plupart du temps un magicien. Telles sont celles qui se rapportent à Pierre Abailard, le célèbre époux d'Héloïse, et à Pierre Barlier ou Brulart, qui fut un savant napolitain d'origine normande. Mais la légende de ces deux personnages si différents est identique et se compose des statuts en proverbes rimés de la loge des pairs *Bulliers* ou gra-

veurs de *bulles* (sceaux), et des pairs *Bureliers* ou *gens de bureau*, c'est-à-dire des clercs proprement dits. Quant aux légendes plus modernes, elles se rapportent le plus fréquemment à quelque personnage de farce populaire, qui sont, comme l'on sait, au nombre de quatre : *Pierrot*, *Polichinelle*, *Gilles* et *Arlequin*.

Ces quatre personnages existent tous quatre, dans les farces antiques, avec la même physionomie et les mêmes costumes, à l'exception de Gilles, qui a gardé son nom, mais a suivi la mode pour le reste. Leur origine solaire est parfaitement reconnaissable. Pierrot est Bacchus *Liber* ou *Lenaius*, l'hiver. *Polichinelle* est *Titon*, le mari de l'Aurore, dont il a gardé les cheveux blancs et la face de poulet. Homère le nomme *Gaieios Tityos*, Titys, fils de la Terre, et son nom signifie *poulet*; il était le dieu du printemps. Gille correspond au dieu Mars, seigneur du tropique du Cancer, et présidant à l'été, il a même conservé très exactement son nom de *keles*, qui veut dire *chaud*, *cheval de selle* et *trompeur*. Arlequin a non moins exactement gardé le costume collant et *bigarré* des sorciers thraces, tels qu'ils figurent sur les vases grecs. Ces bigarrures représentent les yeux du paon, qui furent semés sur le corps de l'espion Argus *polyopos*, ce qui veut dire à la fois qui a beaucoup d'yeux et de trous, comme un effronté mendiant qu'il était. Mais, le plus souvent, il était représenté avec un vêtement simplement bigarré, *poikilos*, qui veut dire *cauteleux*, et figurait les plaques soudées de la tortue, sa première incarnation, à laquelle il devait son nom d'*Argos* (*lent* et *roué*). Son domaine comprenait les trois signes du *Scorpion*, du *Sagittaire* et du *Capricorne*, pour le vulgaire, Mercure, Plutus et Neptune, c'est-à-dire la saison du ralentissement des jours, qui s'étend de l'équinoxe d'automne au solstice d'hiver. Dans la *langue des dieux*, qui était le *noble savoir* des Grecs, il se nommait *Kercops*, le rusé, qui se traduisait aussi : celui auquel on coupe la tête. Ce mythe de la tête coupée, notre décollation de saint Jean, se retrouve dans toutes les religions anciennes sans exception, et dans toutes les initiations maçonniques modernes, sans en excepter la *Camorra* napolit-

taine contemporaine. Tout camorriste nouvellement affilié doit encore *cortar la cara*, couper la figure à un passant, et tout récemment, deux d'entre eux ont été arrêtés pour avoir exécuté trop à la lettre le vieux cérémonial du *rite solaire*. Ce point est à noter, parce qu'il a exercé une néfaste influence sur la révolution française et qu'on lui doit la théorie de la décollation du prêtre et du noble, qui fut si impitoyablement appliquée par les représentants de toutes les loges maçonniques.

Mais déjà dans les légendes grecques qui nous sont parvenues, ces quatre personnages ne représentaient plus les quatre stations solaires sidérales. Elles s'étaient depuis longtemps transformées en stations tout à fait métaphysiques du moi incréé et éternel, tel que l'a décrit Platon. Pierrot était l'âme sans corps ensevelie dans le sommeil du Lethé, où elle se purifiait pour une existence nouvelle. Polichinelle ou Titus Gaieios, le poulet sortant de terre qu'on rencontre si souvent dans les monuments antiques, était l'âme annexée à un nouveau corps et immédiatement souillée par les débauches de la jeunesse. Gillis représentait la virilité ou l'âge du chef des troupes et Arlequin la vieillesse qui siège dans les conseils et remplace la *force* par la *ruse*. Cet âge se termine fatalement par la perte du *sort* ou de la destinée que nous avons apportée en naissant. En grec, un seul et même mot *Ker* indique la *destinée* et la *tête*. La destinée ou la tête *Ker* était tranchée par Hermès et allait se purifier de nouveau dans l'Achéron ou le pays où l'on n'a ni mains ni têtes. Aussi Pierrot est-il toujours manchot comme la Vénus mutilée, et il est à remarquer que son nom même de *Pierrot* n'est que la traduction du nom archaïque du Lethé *Lassa*, qui signifie pierre.

Telle était la première retaille subie par les mythes solaires avant le christianisme, qui extirpa complètement le dogme de la métempsycose pour lui en substituer un autre beaucoup moins philosophique et beaucoup plus politique, celui de l'éternité des peines et des récompenses. Mais ce dogme, étant fondé sur l'hypothèse de la création, devait aboutir à celle de la destruction, qui a enfanté le matérialisme moderne; et, en faisant la critique de la religion nouvelle, le platonicien Julien

l'Apostat avait prédit la crise que traversent aujourd'hui toutes les religions fondées sur le principe de la création et de la destruction, que n'admettaient point les anciennes classes savantes. Il faut cependant qu'à cet égard le triomphe du christianisme ait été complet, car, si la légende des loges du moyen âge faisait renaître le riche pauvre et le pauvre riche, comme on peut le voir par le trentième chapitre du onzième livre de *Pantagruel*, cette renaissance, calquée sur celle du christianisme, semblait aussi définitive que la sienne, et, dans aucun des nombreux voyages aux enfers que renferment les romans de chevalerie, on ne retrouve rien qui rappelle la théorie platonicienne de la métempsycose, telle qu'elle est si lumineusement expliquée dans le sixième livre de l'*Enéide*.

Il semblait donc que les quatre personnages, répondant d'abord aux quatre stations solaires, puis aux quatre grandes phases de l'existence humaine, allaient être définitivement relégués, faute d'emploi, dans le garde-meuble où vont les vieilles lunes. Eh bien ! ce fût en ce moment qu'ils subirent une troisième retaille ; laquelle, sans rien effacer de leurs traits originaux, en fait, non plus des héros physiques ou métaphysiques, mais bien politiques, répondant aux quatre grandes divisions de la société nouvelle fondée par le christianisme, c'est-à-dire le *vilain*, le *varlet*, le *soldat* et le *clerc*. Ce sont les quatre castes de l'Inde : *parias*, *çoudras*, *kchat-trias* et *brahmines*, et elles sont par conséquent antérieures au christianisme ; mais elles ne se retrouvent ni dans la société grecque ni dans la société romaine, qui ne comprenaient réellement que deux castes : les esclaves et les hommes libres ; cette dernière cumulant à la fois le négoce, le métier des armes et le sacerdoce. Aussi les francs-maçonneries, ou phratries antiques, ne semblent-elles avoir connu qu'un seul degré d'initiation, et tous les hommes libres d'une cité en faisaient partie de droit, tandis qu'il existe trois degrés bien marqués dans toutes les *loges* du moyen âge : l'apprenti ou *carpal*, le maître ou *triple*, et le clerc ou *pourple*, qui correspondent à l'artisan, au noble et au clerc. Quant au vilain ou *simple*, il restait, comme l'esclave antique, en dehors de la hiérarchie.

Ce vilain est le *pierrot* ou le *clown* des farces populaires, et ces deux mots signifient également *paysan*. Il ne porte pas de ceinture comme le vassal lorsqu'il prêtait hommage à son suzerain, et il est estropié, comme le soleil embryonnaire des farces antiques, le *phta* des Egyptiens et les hermès mâles et femelles de la Grèce. Il représente la graine sociale, le prolétaire. Son nom, en patois lorrain, veut encore dire une *graine*, et ce mot est écrit par les deux énormes grains qui sont le seul ornement de sa blouse blanche ou *blau*. En effet, son nom gaulois était *Garanos* ou *Granus*. C'est celui qu'il porte sur l'autel des Nautes parisiens, et, dans les romans de chevalerie, il s'est transformé en *Guerin le pouhier*, ou *Guerin du pays*. On l'employait jadis à tourner la meule; office qu'il rappelle en se balladant ou faisant le moulinet avec ses bras, d'où est venu le mot *baladin*. Il a la face enfarinée ou couleur de *lune* (vis-luné) et la tête noire (ché noir). Son costume est une définition complète de son caractère social.

Pierre grain blute, signore vilain.

(Pierre blute grain, le vilain qui s'ignore.)

Le second personnage, qui a reçu dans les temps modernes le nom de *Polichinelle*, correspond au Titys ou poulet des anciens, le *titi* moderne ou le *voyou*, c'est-à-dire l'apprenti. Mais, avant le seizième siècle, il avait un autre nom, conservé par Rabelais, et qui est resté écrit sur son visage : *cramoisi* (vis-roux), et ses cheveux blancs, semblables à ceux du terrible personnage que saint Jean, dans l'Apocalypse, décrit sous le nom de l'*agneau* (arnos). C'est l'*averlan* ou le *varlet*, celui qui a reçu le premier degré de l'initiation maçonnique, exprimée par ses *esclots* ou sabots. Aussi porte-t-il le signe essentiel du franc-maçon du moyen âge, la *ceinture de peau* entourant le milieu du corps; *mi ceinturé peau* (maçon triple), avec une *trique* passée du côté droit. Son costume est *palé* ou rayé de blanc et de rouge. Il a deux bosses; il est coiffé d'un toq (chapeau) troussé; il a le visage rouge et les cheveux ou poil blanc.

Récapitulons ce blason en termes techniques :

Esclots. mi ceinturé peau. trique Rect. palé.
2 bosses. toq troussé. vis roux. luné chef poil.

C'est-à-dire :

Escot le maçon tripe être carpal
Débauche tint qu'être averlan se plaît.

(Escot le maçon tripe, lorsqu'il est *carpal*, est un *averlan*, qui ne se plaît qu'à la débauche.)

Ce personnage, qui caractérise si bien l'ouvrier de tous les temps, correspond au *Volcanus* de l'autel des Nautes parisiens et était jadis le soleil printanier. Son nom d'*Escot* est celte et signifie *contribution*; il n'y avait que lui qui en payât au moyen âge. L'*Escot* n'était qu'à demi initié; c'est le seul degré de la hiérarchie antique qui se soit conservé avec son nom dans le rite écossais, où il est l'équivalent de celui de *maître*. Les Anglais le nomment *Punch* (poinçon), parce que jadis il représentait le point du jour.

Le troisième personnage se nomme *Gille* et porte ce nom dès l'antiquité la plus reculée. Il a suivi les modes jusqu'au dix-huitième siècle et a toujours porté le costume militaire, dont la pièce la plus apparente était un *gilet* jaune; seulement, on se dispute sur la question de savoir si c'est lui qui a donné ce nom au *gilet* ou qui en a tiré le sien. Mais cette dernière opinion n'est pas admissible, car il a été canonisé sous le nom de *saint Gilles*, lequel *s'enfuit* pour ne pas être nommé roi. Or, le caractère de cet héritier du dieu Mars est de toujours fuir, parce que *Gilles*, faire *Gille*, signifie littéralement *ficher son camp*. *Guil* et *Gull*, qui sont aussi du vieux français, se sont conservés dans l'anglais avec leur sens de *tromper*; grec *keleo*, qui veut dire aussi *chevaucher*. Tous ces caractères se retrouvent dans la ballade anglaise de *John Gilpin*. Il est toujours vêtu de jaune des pieds à la tête; or, cette couleur se disait en bas latin *galbinus*, d'où est venu l'anglais *yellow*; quant au français *jaulne*, *jalne*, *galne* et à l'italien *giallo*, ils semblent plutôt venir de *gallinus*, couleur du coq, ou jaune d'or. Son visage est naturel (vis-naturel) et il porte une épée passée dans une ceinture de peau. Il est la charge

de l'ordre de la noblesse, qui fuit toujours au lieu de se battre et constitue le premier degré d'initiation des anciennes *loges* ou le *capitaine*. C'est sa classe que Rabelais désigne sous le nom de *Gastrolâtres*. Son blason est trop indécis pour essayer de l'interpréter plus complètement sans le secours des anciennes estampes. L'autel des nautes parisiens le nomme *lovis*, du grec *lophos*, qui signifie *panache*; *penne* veut dire la même chose en vieux français. John Gilpin est traduit du français Jean Gille penne, plus connu, dans les anciennes chansons sous le nom de Jean Joly. Saint Gille ou saint Gely servait de mot de passe aux anciens rose-croix, qui, lorsqu'on leur demandait leur nom, devaient répondre : *Je crois saint Gille* ou *saint Guil*, ou faire un signe de croix sur la *gueule*.

Tout le monde connaît le nom du quatrième personnage, Arlequin; il ne diffère de son ancêtre antique que par son chapeau gris ou *toq troussé*, car, en grec, il a presque toujours la batte et quelquefois le visage noir (krémélan), Lanus qui mendie ou qui quête. En effet, Arlequin est un quêteur obstiné, comme les clercs de tout temps et de tout pays, dont il est le digne représentant, et nous allons voir que le blason moderne s'est arrangé de façon à traduire la même idée que le blason antique. Le nom d'*Arlequin*, *Hierlequin*, *Hellequin*, *Alechino*, dans le Dante, est très ancien et date au moins du treizième siècle. En breton, il signifie *cauchemar* (arlech'in). *Hellequin* semble venir du germanique *Hell-Konink*, roi des enfers; mais j'opterais peut-être pour le français *Hierlequin*, qui fait hurler les chiens. En effet, *Hierlequin et sa maisnie* (famille) était un masque de carnaval qui courait les villages le mardi gras, quêtant de porte en porte et faisant hurler les chiens. Il y avait aussi des *Hellequines*. Son costume *bigarré* a conservé son véritable nom de *Bigre*, en anglais *Beggar*, ou mendiant. On lui donnait encore celui de *Belistre*, qui, primitivement, semble avoir signifié *archer* ou *sagittaire*, du signe du Sagittaire, auquel il correspondait jadis. Son nom grec, ou du moins l'un de ses noms les plus fréquents, était *Blékhros* (arc en main), et *Blékros* correspond assez exactement à *Belistre*. Son costume, collant, était porté par les archers thraces

ou gaulois, nommés aujourd'hui *Blakhes* ou *Valaques*, d'où l'on a fait le mot *Welches*. C'est encore de là que viennent ces effrontés mendiants connus sous le nom de *Bohémiens* ou *Zingari*, et au moyen âge sous celui de *Boulgres*. Ils passaient pour sorciers, jeteurs de sort, et avaient formé jadis une caste sacerdotale et industrielle très habile dans la métallurgie, dont parle Tacite. « Cette tribu parlait, dit-il, un dialecte gaulois, d'où doit provenir le roumain moderne, et elle fut réduite en esclavage et condamnée aux travaux des mines vers le commencement de notre ère. » Telle est l'origine la plus probable de *Hierlequin et sa maisnie*, que Rabelais désigne sous le nom des *Engastromythes* ou ventriloques. Primitivement, Arlequin ne représentait que les sorciers ambulants; mais il avait fini par incarner en sa personne tous les ordres mendiants de l'Eglise romaine. Le *clerc* était le degré le plus élevé des *loges* du moyen âge, et au haut de la hiérarchie cléricale trônait l'*Escrit bulle Pierre et Paul*, celui qui bulle (scelle) ses écrits avec Pierre et Paul. On sait, en effet, que c'est avec le sceau de saint Pierre et de saint Paul que les papes scellent encore leurs bulles; de là le plus haut degré de la franc-maçonnerie, ou *pourpre escribouille*, dont le diplôme était un *bref carminé*, c'est-à-dire écrit à l'encre pourpre. Le costume traditionnel d'Arlequin s'étant parfaitement conservé depuis des siècles, fournit un blason très lisible et très curieux que voici :

Bigarré. battu mi ceinturé peau.

Noir masqué. toq nœud troussé gris. chef sable.

Bigre batte aime son troupeau

N'est Rome se quête, intrigue richesses baille.

(Le bigre qui aime battre son troupeau, c'est Rome qui quête et intrigue pour qu'on lui donne ses richesses.)

J'ignore quelle peut être au juste l'étymologie de l'anglais *beggar*, et la philologie comparée, lorsqu'elle ne s'appuie pas sur l'histoire, ne conduit qu'à des hypothèses ridicules qui l'ont justement discréditée. Tout ce que je puis affirmer, c'est

que *beggar* ne vient pas de l'allemand, et doit être le mot français *bigre*. Quant à Arlequin, on peut être plus affirmatif, car dans l'antiquité il était le conducteur des bœufs de Géryon, aujourd'hui la constellation du Bouvier, et *bouvier* en grec se disait *boiagriôs*, ce qui se prononçait *biagre*. Il était aussi archer de son métier, car sur le bas-relief du temple d'Eleusis, il est représenté tirant de l'arc, et dans les traditions antiques, il représentait la classe sacerdotale des pays du Nord-Ouest, ou celle des *druïdes*, à la fois pastorale et guerrière, mais surtout sorcière, dont les rites sinistres épouvantaient les Grecs et les Romains. Si le nom d'*Arlequin* est d'origine *kimrique*, il signifie *oppresseur* et est la traduction très exacte de celui de *Japhet*. Aussi correspond-il de tout point à l'*Esus* des Nautes parisiens et la légende, manifestement rédigée en grec, écrit en caractères étrusques que porte celui-ci, assigne au nom d'*Esus* la signification du grec *esvise* : « il a éteint ». Voici, du reste, cette légende tout entière, qui est aussi brève que curieuse :

TARVOS TPI GARANOS VOLCANOS LOVIS ESVS.

La première partie est la traduction très exacte d'un rébus grec composé d'un *chêne*, d'un *bœuf* et de trois *grues*. *Tarfos tri garanos*, c'est-à-dire le *tesson* *troue* la *huche*, ou la *grue* *perce l'écorce*. Chacune de ces versions a sa légende. Les trois mots suivants se rapportent aux trois autres stations solaires, *volcanus*, est ; *lofis*, sud, qui signifie *il s'est élevé*, et *esvese*, ouest, se traduisant par *il s'est éteint*. La huche, ou l'écorce, représente la prison de l'âme qui est percée par le tesson ou par la grue. *Volcanos*, ou le feu, s'est échappé, il s'élève, il s'éteint. Ainsi les Nautes parisiens, peuplade gauloise, se servaient du grec comme langue liturgique, et cet exemple, joint à beaucoup d'autres, tend à faire supposer que le grec était la langue des druides, comme plus tard le français fut la langue liturgique de toute la franc-maçonnerie gothique.

Comme on le voit, celle-ci n'a fait que retailer les quatre types de l'ancien drame solaire. Quelques modifications imperceptibles ont suffi pour les traduire du grec en français et

pour les transformer de personnifications physiques, puis métaphysiques, en classifications politiques et sociales, après lesquelles il semble qu'ils n'ont plus qu'à donner leur démission. Mais qui sait ce que leur réserve encore l'avenir ? En attendant, ils servent, comme tant d'autres d'origine non moins illustre, à amuser les petits enfants et même les grands, lorsqu'il se trouve un Debureau ou un Paul Legrand pour les faire revivre.

Maintenant que nous avons établi l'origine de John Gilpin et ses transformations à travers les âges, nous pouvons aborder l'examen de sa légende, telle qu'elle est rapportée par le *Fraser's Magazine*.

II

Il paraît que ce personnage solaire est resté très populaire en Angleterre, et « cette légende, dit l'auteur, passe pour avoir été écrite dans l'année 1785, par le poète Cowper. Voici à quelle occasion elle aurait été composée. Une amie du poète, lady Austin, lui aurait raconté l'histoire de John Gilpin comme une aventure arrivée à quelqu'un de sa connaissance, et le poète, frappé de la singulière originalité du récit, aurait essayé, peu de temps après, de la versifier dans la forme sous laquelle elle nous est parvenue. Animé, comme je le suis, de l'esprit régnant dans la science moderne, je confesse que, dans mon opinion, cette histoire, dans ses parties essentielles, ne peut être qu'un mythe. Il est inutile de faire remarquer qu'il n'existe guère d'époque dans laquelle des événements, ayant la prétention d'être historiques, puissent être admis sans que leur évidence soit moins probante qu'une démonstration absolue. Je ne mets pas en question l'existence de Cowper, ni même celle de lady Austin, bien que l'application des puissants réactifs de la science étymologique puisse démontrer l'identité de leurs noms avec ceux de héros et d'héroïnes de mythes indiscutables, d'où l'on devrait conclure nécessairement qu'ils n'ont jamais existé. D'autre part, je n'éprouve aucune difficulté à admettre que leur existence est certifiée avec la plus entière évidence. Cependant je dois ré-

voquer en doute cette version traditionnelle de l'origine de John Gilpin. Cette légende, comme nous le verrons plus loin, est beaucoup plus ancienne que le dix-huitième siècle. Dans quelques-unes de ses formes elle remonte à l'époque des grandes migrations aryennes, et le fait est incontestablement prouvé par les traces qu'elle a gardées des quatre mythologies : indienne, iranienne, germane et scandinave.

« En partant de ce point de départ, qui est la base commune à tous les mythes solaires, le but de cet article doit être de prouver victorieusement, je l'espère, que la ballade de John Gilpin est en réalité une description de ce que les anciens appelaient *solis iter*, les Germains *sungiht*, *sunnagahts*, le voyage du soleil. Sous la forme symbolique d'un homme qui chevauche de Londres à Ware et revient de Ware à Londres, nous avons un tracé gothique : 1° de la course du soleil de l'est à l'ouest, selon les croyances des anciens, et 2° de son retour de nuit de l'ouest à l'est. »

Ici l'auteur continue cet agréable persiflage du pédantisme allemand par une série d'étymologies grotesques, mais que désavoueraient peu de savants d'au-delà et d'en deçà les Vosges, passés maîtres dans l'art de fouiller dans le sanscrit et de s'en faire un certain nombre de mille livres de rente.

« Ainsi, continue l'auteur, le nom du héros indique si clairement ses qualités solaires, qu'il n'est pas de penseur assez candide pour ne pas les découvrir. Jean est le nom de pas mal de héros de contes de nourrice bien connus pour être des personnages solaires, tels que *Jehan le tueur de géans*, *Jehan et la tige de fève*. John est l'équivalent anglais de l'allemand *Hans* et du danois *Jans*, *Jéns*, qui sont également usités comme noms de héros d'anciennes légendes. Bien plus important est le nom de *Gilpin*, et comme il était plus probablement écrit autrefois *Galpin* ou *Gelpin*. La première partie de ce nom est manifestement dérivée du sanscrit *gâ*, une racine dont je n'ai pas besoin de suivre les ramifications dans tous les idiomes indo-germaniques. Il est le parent de l'allemand *gehen* et de l'anglais *go*, aller ; peut-être a-t-il de l'affinité avec le sanscrit *galb*, qui signifie *brave*, *audacieux*, une qualité souvent at-

tribuée aux héros solaires. Mais, de fait, j'incline vers la racine précédente. Transportée du sanscrit en anglais, nous voyons cette racine revêtir une foule de formes. Non seulement c'est le radical de notre verbe *go*, mais nous la retrouvons encore dans le terme *gee*, *gee*, nom enfantin du cheval, et dans d'autres expressions impliquant un mouvement en avant. On a combiné avec cette racine *gâ* ou *gee* le sanscrit *lêp*, qui veut dire aussi *aller*, et dont le dérivé anglais *leap* indique une manière particulière d'aller par *leaps* ou par bonds. Alors nous avons la signification complète du mot : John Gilpin, en anglais, veut dire littéralement *John le Galopeur*, le mot *galop* étant donné par les meilleurs lexicographes anglais comme signifiant aller par bonds. »

Ouf! arrêtons-nous ici, car, à la longue, cette charge du pédantisme allemand devient aussi assommante que ce pédantisme lui-même. Notons seulement que, parmi toutes les sources de mythes, Anglais et Allemands s'accordent pour oublier systématiquement la langue qui leur a fourni tous ceux du genre de Jean Gilpin, c'est-à-dire les neuf dixièmes de ceux qui nous sont parvenus et sont reconnus pour être traduits du français, tels que tous les cycles chevaleresques, sans même en excepter les *Nibelungen*. Il n'y a d'exception bien certaine que pour les légendes scandinaves et finnoises. Les Saxons, avant d'être subjugués, avaient bien leurs mythes ; mais ils renoncèrent, en se faisant chrétiens, à leur franc-maçonnerie germanique, pour adopter celle de leurs vainqueurs, et en Angleterre ce fait avait précédé de plusieurs siècles la conquête normande. Etant donnée l'époque à laquelle a été composée la ballade de Jean Gilpin, on peut affirmer *à priori* qu'elle est traduite du français. Alors pourquoi aller fouiller dans le sanscrit pour découvrir que ce nom signifie *galopeur*, lorsque les mots *galop* et *galopin* ont été introduits par le français dans tous les dictionnaires de l'Europe ? Il est vrai que Jean Gilpin galope beaucoup, dans la ballade, ou plutôt dans toutes les ballades qui le concernent, car son métier est de toujours fuir, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Sa couleur jaune l'a souvent fait nommer *Galbinus*, *Galvaing* ou *Gauvain* en toutes

lettres, et sous ce nom il s'est illustré dans les romans de chevalerie, avec son ami et rival *Ivain*. D'ailleurs peu importe que Gilpin soit d'origine saxonne ou française. *Gelb* en allemand veut aussi dire *jaune*, et jaune est John Gilpin, avec son jaune baudrier. Mais nous verrons plus loin que sa ballade est traduite d'une ballade française qui se chante encore et dont le refrain est :

Pleurez, pleurez, mesdames,
La mort de Jean Joly, etc.

Et, dans cette ballade, il désignait, non le soleil couchant, qui s'enfuit au galop, mais les *gens de jolie penne* ou les *calligraphes*. Le même jeu de mots se remarque dans *Jehan le tueur de géants*, qui perd toute sa signification dans *Jack the giant killer*. Il semblerait du reste que ces œuvres subtiles de nos pères aient été inventées tout exprès pour mettre en défaut le pédantisme allemand, et la philologie, lorsqu'elle ne peut pas établir avec certitude l'histoire d'un mot, se perd dans les plus ridicules des radotages, car rien n'est plus trompeur que les analogies de sons.

Ainsi, après avoir établi si lumineusement celle du nom du héros, l'auteur passe aux deux termes du voyage de John Gilpin : *Londres* et *Ware*. « Il est clair, dit-il, que ces deux termes, qui sont le point de départ et d'arrivée du voyage de Gilpin, correspondent à ce que nous nommons plus usuellement l'*est* et l'*ouest*, de sorte que, si l'on peut démontrer que l'un de ces noms signifie le *coucher du soleil*, l'autre doit signifier nécessairement le *point du jour*. Quant au nom de *Ware*, je n'ai point de doute que sa présente forme est le résultat d'une faute d'orthographe. J'ai le soupçon que sa première lettre *W* est un *M* retourné et que, dans le manuscrit latin primitif, le mot véritable était *Mare*, c'est-à-dire la mer, qu'une erreur de copiste a changé en *Ware*. Cette conjecture est confirmée par les nombreuses légendes qui font finir la course du soleil dans la mer. Voyez le savant auteur de la *Deutsche Mythologie*, Grimm. Mais, si *Mare* ou *Ware* signifie l'Atlantique, dans lequel plonge le soleil, son point de départ n'est pas

moins clairement indiqué par le terme *London*, que je soupçonne avoir été écrit *Langton* ou *Longton*. Il est dérivé du sanscrit *lâng*, qui signifie *bondir en avant*, et nous trouvons la même racine dans une autre ville que John Gilpin est censé traverser dans la première partie de sa course, *Is-lington* ou *Islington*, qui de fait n'est que le nom de *London* ou *Langton* avec le préfixe *Is*. »

Si l'auteur se moque de la science allemande et de ses procédés, c'est un morceau bien réussi. *Ware* est une ville de l'*Hertfordshire* à 21 milles nord-est de Londres, et, s'il est facile à un copiste de changer un *M* en *W*, il est beaucoup plus difficile de transporter au nord-est de Londres une ville qui, dans l'hypothèse de l'auteur, devrait se trouver au sud-ouest. J'ignore l'origine celtique de *London*; mais les poètes maçonniques qui ont composé toutes ces légendes avaient une autre manière d'entendre la science étymologique que les Grimm et les Bopp. Londres et l'Angleterre jouent un grand rôle dans beaucoup de romans de chevalerie en général et dans toute la franc-maçonnerie gothique en particulier, mais jamais comme le pays où se lève le soleil. *Londres*, et non pas *London*, est le pays où *l'on dort*, ni plus ni moins que le *Au lit on dort* des enseignes d'auberge. C'est là que le soleil va dormir et non se lever. Quant à la ville de *Ware*, le texte français devait l'écrire *Oir*, qui est le nom d'une ville de la terre d'Otrante, en Italie, et pourrait indiquer qu'avant d'arriver en Angleterre la ballade de John Gilpin a pu passer par Naples; mais les poètes maçonniques de cette époque déplacent énormément leurs héros solaires, et la légende italienne de Pierre Abailard le fait voyager dans tout le monde alors connu. *Oir* ou *Horent* est le nom d'un personnage bien connu des poèmes germaniques, doué d'une ouïe exceptionnelle, ce qui indique son origine française, mais il n'en représente pas moins l'*Orient*. Je trouve inutile du reste d'insister davantage sur le côté *solaire* du poème de John Gilpin. Nous verrons plus loin qu'il donne de curieux renseignements sur l'état des esprits en France, au commencement du règne de Louis XVI, date de la composition ou de la réédition de l'original français, et que

c'est par ce côté historique, mais non solaire, qu'il mérite un examen plus approfondi que celui que je peux lui accorder en ce moment.

Les poésies maçonniques de toutes les époques, soit peintes, soit écrites, depuis Aristophane et Rabelais jusqu'à nos jours, aiment à s'affubler d'un masque d'obscénité qui dissimule aux yeux du vulgaire un fond toujours sérieux et parfois très élevé, tandis que je ne connais aucun exemple du contraire. Chez les anciens, leur but était de dérouter la curiosité des opprimés et, dans les temps modernes, des oppresseurs. De ce nombre est la ballade de *Jean Joly*, dont *John Gilpin* est une variante ; mais en voici une intitulée : *le Roulier*, et qui a autant de droits à être un mythe solaire que toute autre, puisque le soleil était très fréquemment assimilé à un rustique conducteur de chariot, dont les sept bœufs (*septem triones*) nous servent encore à désigner le Nord. Mais, dans cette chanson éminemment populaire, le *roulier* n'est plus qu'un *rôlier* ou copieur de rôles, c'est-à-dire un calligraphe.

LE ROULIER.

En vous menant ma chairette,
 A moi le pair, pour vous mener ça.
 Aye! hue! ho!
 Je vi une fille qui se crotte,
 Sauf votre respect, jusqu'au coul.
 Hue dia! hue dia!
 Tire! cadet, tire! cadet, tire! cadet, tire!
 Faut qu'un roulier roule, roule,
 Et toujours joyeusement.

Je pus pas voir crotter les charmes
 De cette belle petite dondon.
 Aye! hue! ho!
 Je la montis dans ma voiture,
 Ça me gagnit son amitié.
 Hue dia! etc.

Je lui demande comme alle se nomme,
 Comme fait un qualcun de galant.

Aye! hue! ho!

Alle me répond : Je crois qu'il gèle.

Je li dis : Je crois pas ça, moi.

Hue dia! etc.

La belle pousse un cri de merluche,

Ça fit peur à mon cadet.

Aye! hue! ho!

Je vous remis ma dondon par terre

Pour soulager le bricolier.

Hue dia! etc.

Cette chanson rustique se distingue au premier coup d'œil par une allure singulière et surtout par la réponse de la fille, qui est le mot de passe des Gouliards : *je crois qu'il gèle*, pour : *je crois saint Gilles*. La véritable étymologie du mot franc-maçon est encore très obscure; mais ce qui est certain, c'est que l'un de leurs emblèmes les plus fréquents était des *frimas*, d'où nous vient probablement le mot *frime*, équivalent familier de *gouaillerie*. De là les paroles gelées de Rabelais, parmi lesquelles s'en trouvaient de *gueule*. *Je crois qu'il gèle*, ou *je crois se ne gèle*, d'après la vieille grammaire picarde et limousine, correspondait à : *je crois frimas se n'est*, « je crois aux francs-maçons ».

Cet exemple donne une idée de la méthode qu'on doit employer pour traduire tous ces symboles, qui est de leur rendre leur grammaire originale, quand ils sont en français, et de les traduire en vieux picard, lorsqu'on les rencontre dans une langue étrangère. Voici la traduction du *Roulier*, qui n'est ni plus ni moins qu'un règlement pour l'affiliation des *cadets* ou apprentis :

LE ROLIER.

Rôle carminé ne mette parchemin scel

Aye! hue! ho!

Veut n'affilie secret l'est coulée.

Eut d'y apprêter cadet, tripe l'être

Fut compère, rôle est juré en liasse.

(Qui veut affilier au secret qui est dans la coulée, pour qu'il mette à

son rôle le sceau de parchemin carminé. Eut d'y préparer le cadet (apprenti), tel fut compère en tripe, rôle juré en liasse.)

Ne pape vrai crût soit, Rome pardon baille.

Aye! hue! ho!

Carmin tel aime ennemi fit d'elle.

Eut d'y apprêter, etc.

(Qu'il ne crût pas que celui donne des pardons à Rome soit le vrai pape. Aye! hue! ho! Qu'il fit son ennemi quiconque aime le carmin. Eut d'y apprêter cadet.)

Lui demande nom, gueule ne fût tel

Aye! hue! ho,

Réponde : *Crois saint Gille, carminé je l'aide.*

Eut d'y apprêter cadet, etc.

(A qui lui demande son nom, en faisant avec sa gueule : Aye! hue! ho! ait répondu : Crois saint Gille, carminé je l'aide. Eut d'y apprêter cadet, etc.)

Bulle que rimer l'eût, se fit parapluie jaune.

Aye! hue! ho!

Rome doit ne dise prêtre sa logebricole.

Eut d'y apprêter cadet, etc.

(Qu'on le fit rimer des lettres en *parapluie jaune* (Pierre, Paul, Jean). Aye! hue! ho! Qu'il ne dût dire à un prêtre romain ce qui se bricole dans sa loge. Eut d'y apprêter cadet, tel fut compère en tripe, rôle juré en liasse.)

Aye! hue! ho! sont les trois bâillements dont il est question dans le dialogue muet entre Panurge et Naz de Cabre, lorsque le premier échange avec lui le salut gouliard. Il bâille trois fois et fait sur la bouche le signe de la lettre T. Ces trois bâillements servent à transcrire le mot *bélître* ou mendiant.

On voit par cet exemple que, si la forme est grotesque, le fond ne l'est pas le moins du monde et que dans toutes ces loges, sous le masque de Thespis, se préparait la grande orgie de 93.

Voici maintenant un spécimen de ces *bulles* ou lettres rimées, qui étaient le seul mode de correspondance permis

aux Gouliards. Elle est du graveur anglais William Blake, né en 1757 et mort en 1827, qui a dû être un des derniers survivants des Gilpins anglais. Elle remonte au commencement de ce siècle et est adressée à la mère loge pour lui demander l'affiliation de deux de ses cadets :

INFANT JOY.

I have no name,
I am but two days old.
What shall I call thee?
I happy am,
Joy is my name.
Sweet joy befall thee.

Pretty joy!
Sweet joy but two days old,
Sweet joy I call thee.
Thou dost smile,
I sing the while,
Sweet joy befall thee.

« La simplicité de ces lignes est extrême, dit le commentateur anglais, et le dessein qui les accompagne est aussi simple et aussi *sans façon*. » Sans façon ! hum ! pas précisément. Au premier abord, c'est tout simplement une suite de non-sens, dont on peut juger par la traduction littérale :

L'ENFANT JOIE.

Je n'ai pas de nom ; mais je suis de deux jours vieux. Comment devrai-je t'appeler ? Heureux je suis, nom m'est félicité. Félicité toi arrive agréable.

Jolie joie, douce joie, de deux jours vieille, douce félicité, je t'appelle. Tu fais sourire, je loue le temps. Félicité toi arrive agréable.

L'anglais est traduit d'après le français, qui est l'original rimé en *parapluie jaune*. J'ai traduit *infant* par *enfant* ; mais en langage gouliard un enfant est un *drôle*, et *drôle joie* fait *dort loge*. Voici la lettre française complétée :

Dort loge, je ne nomme pairs je réveille.
 Comment devrai-je t'appeler ?
 Heure je sonne, m'affiliastes,
 Affiliés soient, trouve agréables.

Gilles je désespère je réveille,
 Dussent affiliés soient, je t'appelle
 Tout faits sur estampage élèves
 Affiliés soient, trouve agréables.

(La loge dort, je ne réveille pas les pairs que je nomme. Comment devrai-je t'appeler ? Je sonne l'heure, pour que vous m'affiliâtes ceux que je trouve susceptibles d'être agréés pour l'affiliation.)

(Je désespère de réveiller Gilles, je t'appelle pour affilier des élèves en estampage tout faits, que je trouve susceptibles de t'être affiliés.)

Cet appel ne fut pas entendu ; la mère loge dormait du dernier sommeil pour ne plus se réveiller, et Blake n'obtint pas de réponse. Ses œuvres sont aujourd'hui très recherchées, malgré la barbarie du dessin, à cause de leurs combinaisons bizarres et imprévues, et il avait collaboré à un *sépulcre de Blair*, ou tombeau d'Abailard, *Blair's grave*, qui, de même que la ballade de John Gilpin, était un recueil de statuts des *pairs bulliers*, ou graveurs en cachets. Dans le dessin accompagnant les vers cités précédemment, il regrette que la loge des pairs bulliers dormant, les pairs qui aiment la tripe ne veuillent plus nommer de nouveaux membres. Telle fut la fin de ce qu'on pourrait appeler l'*art* et la *littérature solaires*. *John Gilpin* n'est qu'une des innombrables traductions des poèmes maçonniques français, qui ont été faites dans toutes les langues de l'ouest de l'Europe pour les besoins des adeptes non Français, et je vais maintenant en donner l'analyse, sans appuyer sur tout ce qui n'offre pas un intérêt historique tout particulier, en me contentant de comparer la traduction en prose du texte français original à la traduction littérale du texte anglais.

III

John Gilpin était un citoyen
 De renom illustre ;
 Capitaine de la garde il était
 De la fameuse ville de Londres.

D'après l'auteur, cette qualité de *train band captain*, « capitaine de la garde urbaine », complète le caractère solaire du héros, qui est accentué encore par la description de son harnais belliqueux :

Ma ceinture de peau pareillement,
 Dans laquelle je passe ma fidèle épée,
 Lorsque je fais l'exercice.

« Ainsi, dit-il, non seulement Gilpin est un guerrier, mais il porte une épée. Combien *solaires* sont ces attributs, ai-je besoin de le faire remarquer ? Ses armes offensives sont attribuées aux personnages mythiques de son espèce, depuis Héraclès jusqu'à Jehan, tueur de géants. Il semblerait que ses armes, qui sont clairement décrites comme ayant été des épées et des flèches, fassent allusion aux rayons du soleil. A en croire Cox, dans son *Aryan Mythology*, « c'est la lumière de Phoibos, la splendeur d'Hélios, les rayons ou les flèches du soleil rayonnant, etc., etc. » Malheureusement, en dépit de Cox, l'épée et l'arc sont au contraire les attributs du soleil nocturne, *Kercops* ou *Blékhros*.

Voici le texte primitif de *John Gilpin* :

« Les gens agile penne noumment un illustre capitaine
 pour garder l'étendard et pour les réveiller. »

Gens Gille penne estendart nomment illustre
 Capitaine garde l'estre, il ne doit réveiller.

Quant à ce qui concerne *ma ceinture de peau*, ce sont les conditions exigées pour entrer dans la loge maçonnique des Gilpins :

Tel maçon tripe l'aime, affide le
 Apte n'être qu'en âge formé fût.

« On ne peut être affilié *maçon tripe l'aime*, ou à *trois plumes*, qu'en âge formé. »

Laissons de côté pour le moment le voyage solaire. Assurément il se retrouverait tout entier dans les rites maçonniques des Gilpins, mais à leur insu peut-être, comme la coupe de Joseph dans le sac de Benjamin, sauf quelques exceptions, telles que Rabelais et le jésuite Villapando, qui étaient assez savants pour rétablir les rapports de filiation existant entre la maçonnerie païenne et la moderne.

Ce qui me semble infiniment plus intéressant, ce sont les détails que donnent ces poèmes sur l'organisation intime des anciennes corporations. Elles avaient une existence publique, représentée par une bannière qui se déposait chez leur capitaine, lequel était chargé, ou même avait seul droit, de *réveiller* la loge, c'est-à-dire de la convoquer, et ce capitaine était choisi de préférence parmi les hauts personnages; souvent c'était, en France, le roi lui-même. Deux illustres favorites, Diane de Poitiers et la marquise de Pompadour, furent à la tête de la franc-maçonnerie de leur temps.

Après avoir présenté Jean Gilpin au lecteur, l'auteur anglais n'oublie point sa femme :

La femme de Jean Gilpin dit à son chéri :
Bien que nous soyons mariés, etc.

D'après lui, cette dame ne peut être qu'une personnification symbolique de l'Aurore; ce à quoi il trouve encore une allusion dans le vers suivant :

Aujourd'hui est l'anniversaire de notre mariage.

« C'est, dit-il, un des traits les plus inséparables du mythe solaire. On le trouve dans la mythologie de l'Inde et, avec quelques modifications, dans celle de la Grèce; car l'assimilation du soleil levant à un jeune mari est commune à beaucoup d'anciennes races. « Il sort comme un mari de sa chambre, » est une description du lever du soleil qui se trouve dans nombre d'anciens écrits. »

Ce n'est pas tout à fait le cas de Jean Gilpin, dont la femme est vieille, et les trois vers cités plus haut ne se rapportent pas à l'aurore, mais à ce que doit payer l'initié pour être reçu membre de la loge des *gens agile penne*. Laissons pour le moment à l'auteur son opinion, et suivons-le dans l'analyse du poème de Cowper.

Dans la suite du discours qu'elle tient à son mari, dame Gilpin exprime son intention de partir le matin suivant et de le précéder, « avec le projet, dit-elle, de dîner à une certaine hôtellerie nommée *la Cloche* (the Bell) ». « Mais, dit l'auteur, *dîner* est une expression qui réclame un mot d'explication. *Dyne*, en anglo-saxon, signifie *le jour*, et le besoin de la bonne dame est uniquement d'*annoncer* que le jour va paraître, cet acte étant confirmé par le lever du soleil. » Et ici je ne puis m'empêcher de faire remarquer la grande vraisemblance et la conformité à la nature du mythe de Jean Gilpin, comparé aux autres mythes solaires de l'antiquité, car les mythologies indiennes et grecques représentent le héros solaire comme un féroce et fol amoureux qui par hasard a surpris sa maîtresse et la poursuit avec violence. Ici nous avons la priorité de l'aurore sur le soleil, présentée comme le résultat d'un accord mutuel entre deux vieux époux.

Aussi est-ce absolument en désaccord avec la légende solaire citée par l'auteur, qui fait quitter au soleil sa vieille femme, la *Nuit*, pour courir après sa jeune servante au teint pâle, l'Aurore. Mais dans les légendes secrètes, au lieu de courir après sa servante, il quitte sa femme pour aller se soûler, ce qui le fait tomber de sa voiture, la tête fendue, entre les bras de sa fidèle épouse qui le guérit de son indigestion à grands coups de savate. Aussi, dans le texte français, Gilpin doit *dîner à l'hôtel de la Cloche*, ce qui en lanternois signifie : *donner à l'autel de l'église*, et Jean Gilpin n'aime pas cet hôtel-là. C'est ce qui est exprimé par dame Gilpin dans les vers suivants, contenant le programme de son voyage :

Ma sœur, ma nièce,
Moi, mes trois filles,

Nous remplissons la carriole. Ainsi vous
Après nous, chevaucherez.

« L'assentiment de Gilpin aux propositions de sa femme est intéressant, dit l'auteur, parce qu'il se lie avec la description de sa monture à lui et de son illustre propriétaire.

Mon bon ami le *lustreur*
Veut me prêter son cheval pour y aller.

« Les relations de parenté des héros solaires avec les divinités d'un ordre plus élevé sont diversement expliquées. Généralement, ils sont les rejetons ou les parents éloignés du maître suprême des cieux. Dans le cas présent, Gilpin a pour ami certain personnage, nommé le *lustreur* (*calender*), qui est un des caractères principaux du mythe et dont la désignation est un fil d'Ariane, qui doit nous conduire en ligne directe à son caractère solaire. Le mot *calender* est clairement dérivé du sanscrit *kâl*, qui signifie *compter*, *calculer*; par conséquent, il désigne le temps considéré comme numérateur, calculateur, la première conception du temps avec son caractère de succession et de numération. Il est, par conséquent, l'équivalent du grec *khronos*, et, de même que dans le mythe grec Khronos est le père du Ciel, *Dyaus* ou *Zeus*, de même ici nous avons le *Calender* ou le Temps comme propriétaire du cheval qui est censé porter le héros solaire. Le mythe de Gilpin ne fait pas mention du nom du cheval, omission qui, vu ses nombreux points de contact avec la mythologie teutonique, semble tout à fait inconcevable. Les anciens Germains avaient soin de désigner par leurs noms les coursiers de leurs héros solaires. Le cheval d'Odin portait le nom de *Sleipnis*, le Sommeil. Le cheval de la Nuit était nommé *Hrimfaxi*, et celui du Jour *Skinfaxi*. Et nous lisons que de sa crinière de feu jaillissaient des vagues qui éclairaient le ciel et la terre. »

Il est peut-être utile de faire remarquer ici que les poètes français nommaient aussi les coursiers de leurs héros solaires, témoin le bon cheval Bayard des quatre fils Aymon; mais encore fallait-il que le vers le réclamât. Or, l'auteur français de

la légende de Jean Gilpin ne songeait pas plus à Odin qu'au Grand Turc, ou à Khronos, dont il n'avait probablement jamais entendu parler; mais il connaissait parfaitement son ami le *lustreur* de draps ou calendreur. La sœur, la nièce et les trois filles de dame Gilpin sont étrangères à tout drame solaire et ne figurent dans le texte français que pour s'occuper de l'avènement de Louis XVI et non du lever de l'aurore. Le texte primitif est ici très facile à rétablir.

Ma sœur, ma nièce, moi, mes trois filles
Le car nous remplirons, vous après nous chevaulechez.

Ce qui se traduit : « Messe romaine, s'aime maître affilié, l'ait craigne Rome plaire, nouveau prince voulusse. » (Il est à craindre que le nouveau prince ne voulût plaire à Rome en forçant les Gilpin à s'affilier à la messe.)

En effet, Louis XV, sous l'impulsion de M^{me} de Pompadour, avait fortement favorisé l'essor de la franc-maçonnerie, en laissant publier l'Encyclopédie et chasser les jésuites; de leur côté, ceux-ci avaient une loge maçonnique qui s'était instituée pour les soutenir et se nommait les *Mopses* ou *Doguius*; son blason se composait d'un *doguin* ou chien carlin, tirant la langue et assis sur un tablier de franc-maçon. Toute la révolution se discuta, plus d'un siècle avant d'éclater, entre ces *Étéocles* et ces *Polynices* de la grande famille des *pourple Escribouille*, qui se combattirent sans jamais déposer leur masque, et finirent par abolir d'un consentement commun la *mère loge*, à laquelle ils étaient également affiliés. Il est probable que Louis XVI dut favoriser les mopses et hâter l'explosion. Le passage que je viens de traduire prouve que l'original de la légende de Gilpin a été non seulement rédigé en français, ce que des artistes, tels que William Blake, étaient parfaitement capables de faire chez eux, mais encore qu'il a été rédigé en France même dans le feu d'une lutte déjà engagée entre le parti des philosophes et celui de l'Eglise romaine. Un Anglais protestant, habitant un pays dans lequel dominait le protestantisme, n'aurait pas pu avoir cette préoccupation constante des prêtres romains qui se retrouve dans la

chanson contemporaine du *Roulier* et remplit toute la ballade de John Gilpin.

En effet, le *calender*, qui dans le texte n'est qu'un *lustreur*, n'a aucun rapport ni de près ni de loin avec Khronos. L'original était :

Mon bon ami le lustreur veult
Prêter pour que n'y fus, son cheval.

Ce qui doit s'interpréter : « Mie ne bonne amie l'ait, liste révèle, prêtre ait peur confesse ne se veule. » (On ne doit pas révéler à sa maîtresse la liste des membres de la loge, de peur qu'elle ne voulût s'en confesser à un prêtre.) Les Gilpins craignaient donc les persécutions du clergé catholique, ce qui eût été ridicule en Angleterre.

En règle générale, le texte maçonnique de Jean Gilpin est extrêmement facile à restituer, ce qui n'est pas le cas de ceux que Rabelais a intercalés dans son ouvrage, ni généralement de ceux qui ont été publiés en France, comme la chanson du *Roulier*. Les Gilpins et autres Gouliards n'avaient ni les mêmes craintes ni les mêmes précautions à prendre dans un pays qui ne parlait pas la langue de leur rituel.

L'auteur insiste ensuite sur le caractère solaire de la crinière du cheval du lustreur. Lorsque John Gilpin doit enfourcher son coursier, « il saisit à deux mains la flottante crinière », et, plus loin, on le représente encore pompeusement :

Saisissant la crinière avec les deux mains,
Et cela de toute sa force.

Ce qui fournit l'occasion de comparer l'anglais *mane*, crinière, avec le latin *mane*, le matin, épicé de la dose ordinaire de sanscrit. Le texte primitif est :

Crins à deux mains, prit à toute violence.
Craigne dame ne prêtes tes vélins.

(Crains de prêter tes papiers à une dame.)

La suite du récit nous fait part des inquiétudes de dame Gilpin relativement au vin, et ici l'auteur observe avec raison

que, bien que ce conte soit une combinaison des affaires et des intérêts d'un vulgaire bourgeois avec sa bourgeoise, et non des fonctions plus nobles d'un héros et d'une héroïne, ces derniers sont souvent représentés, dans toutes les mythologies, sous cet aspect bourgeois. C'est, en effet, un trait commun à toutes les maçonneries, et c'est dans le grotesque ou l'obscène qu'il faut aller chercher les affirmations les plus hardies et les plus élevées de la métaphysique grecque, à commencer par Platon dans son *Banquet*.

On ne peut pas lire un seul mythe sans voir que quelques bouteilles de vin n'y jouent point un mince rôle :

Dit maîtresse Gilpin : Bien dit ce est.
 Car le vin est cher,
 Nous voulons fournir le nôtre
 Qui est à la fois brillant et clair.

Ici l'anglais est traduit mot pour mot du texte maçonnique, auquel il n'y a rien à changer : « Doit maître soit Gilpin, bon dit secret élève — n'est sur ne veuille fut renier lui — n'eût requête lui fait burel n'est clair. » (Qui est maître Gilpin doit dire le secret à un bon élève, s'il est sûr qu'il ne reniera pas la requête que lui fait un burel n'est clerc) (clerc de bureau).

Ces propositions devaient se faire le verre à la main ; mais ce n'est pas naturellement l'interprétation de l'auteur anglais, auquel il en faut deux. « On doit observer, dit-il, que le vin est reconnu comme une propriété personnelle du soleil et de l'aurore. Il en est qui ont cru que le liquide en question était la rosée, qui est certainement concomitante avec l'aurore et le point du jour, et qui, par *paranomase*, est baptisée *vin*. Ils appuient la certitude absolue de leur opinion par l'exemple de certains pays modernes, où telle espèce de liqueur alcoolique se nomme encore *rosée de montagne*, et ils soutiennent qu'il est aussi facile d'appeler la *rosée* du vin que d'appeler de l'esprit-de-vin *rosée*. » Mais il confesse que ce n'est pas son opinion. Et il cite ces vers du Dante :

Guarda'l calor del sol, che si fa vino.
 Giunta all' umor, che dalla vite cola.

Ces beaux vers semblent en effet traduits de l'ancien mythe solaire, qui roulait sur l'union intime de l'élément chaud avec l'élément humide. Donc, l'auteur proclame que les bouteilles de vin du mythe de Gilpin se rapportent à l'action du soleil sur la grappe; et, à ses yeux, cette interprétation est d'une extrême importance, car elle fournit une indication de la saison de l'année dans laquelle Gilpin entreprend son voyage. C'est évidemment le mois de septembre, désigné plus clairement ensuite par cette allusion à la célérité du coursier enfourché par Gilpin :

Tel vite vole le trait que tire
Un fort arbalestrier.

Mais c'est encore traduit littéralement du texte français, et cela veut dire : « Tel évite veuille traître n'est frère béliestre. » Le béliestre, c'est le profane, et surtout un partisan de l'Eglise romaine.

L'auteur en conclut que la scène se passe à l'époque où règne le Sagittaire, et il est probable qu'il n'a pas tort, car toutes ces broderies modernes ont pour support d'antiques canevases solaires.

Voici maintenant le véritable commencement de l'aventure :

L'aube arrive, la carriole est amenée;
Mais il ne lui est pas permis
De passer la porte jusqu'à ce que
Tous aient vu combien elle était fière.
Loin des trois portes la carriole stationne;
C'est là qu'elles doivent aller toutes,
Les six précieuses âmes, etc.

En lanternois, tout véhicule est un *car* ou une carrette, et un *car mené* est le *carmin* ou le *pourpre*, l'objet de la vénération des calligraphes. Ce passage rappelle beaucoup la chanson du *Roulier*, autre héros solaire. Il y est question de la façon dont une loge doit accueillir un Gilpin inconnu qui se présente avec un *bref carminé* ou un diplôme scellé de parchemin pourpre. Ce peut être un des traîtres béliestres partisans de l'Eglise romaine, dont il est parlé plus haut. « Lait

bref carminé, alloué n'est porte ouvrir qu'on ait vu signer gueule. Lui n'être prêt, Christ ne l'ait foi culte, prêche ose messe, etc., etc. »; c'est-à-dire : On n'ouvre la porte à quel-qu'un muni d'un bref carminé, qu'on ne l'ait vu faire le signe de croix sur la bouche, attestant qu'il ne croit pas au Christ, qu'il est prêt à chasser quiconque ose prêcher la messe, etc. C'est ce que l'auteur anglais nomme une plaisante description de l'apparition de l'aurore au point du jour. Il s'étonne bien un peu des *six âmes précieuses, six precious souls* en anglais; *precieuse âmes six* dans l'original, ce qui fait *prêche ose messe*. Il lui semble qu'on doit en avoir oublié une pour compléter le cortège de la grande Ourse, qui se nomme aussi *le Chariot*, auquel sont attelés les sept bœufs de Geryon ou *Septemtriones*. Comment ces bœufs sont-ils devenus six âmes? Mais, ma foi, laissons les sept *Richis* aux Allemands, le mythe de Gilpin n'en a que faire pour intéresser ceux qui s'inquiètent plus des origines de la tempête de 1793 que des métamorphoses successives du drame solaire, et continuons. La carriole se met en route :

Claquent fouets, roues tournent :
 Oncq tant on ne se plut.
 Grincent pierres dessous.
 Comme route, si était folle.

Ceci est à l'adresse de Louis XVI. « Quel que fût le roi sur le trône, oncques y étant, il ne plut ; guère on n'y perdit ; que la mort les étouffe. » L'auteur voit dans cette strophe une allusion expressive à cette ancienne opinion, que les grands mouvements de la nature étaient précédés par un bruit perceptible de murmure, et que le lever de l'aurore ou le coucher du soleil étaient annoncés par un grand cri de joie. Tacite dit en effet que les riverains de l'océan Germanique entendaient le bruit qu'il faisait en plongeant dans la mer. Ici c'est le craquement de l'ancien monde qui va sombrer avec tous ses vieux mythes solaires. Mais continuons :

Les chiens hurlent, les trois filles crient,
 Aux fenêtres tout le monde vole,

Chaque âme s'écrie : *Parfait!*
Si fort qu'elle peut brailler.

Le texte original dit : « Seigneurs l'est cour, flattent roi, fit n'eust révolte, s'eut que massacre peur fasse faire que pobre aille. » (Il est à la cour des seigneurs, flattant le roi, qui feront naître une révolte, laquelle fait craindre que les pauvres n'aillent les massacrer.) C'est, en effet, une aurore qui se lève, mais une bien sanglante aurore.

John Gilpin au flanc de son cheval
Maintenant prend sa crinière flottante.

Ce qui doit se lire : « Jean Gilpin félons desseins se veuille mi ne tienne part, ne craigne roi flatte. » (Que le Jean Gilpin ne prenne pas part à ces desseins félons, qu'il craigne ceux qui flattent les rois.) On lui ordonne donc de tenir le juste milieu, ce qui dénote une loge relativement modérée.

Au moment d'enfourcher son cheval, John Gilpin en est empêché par trois pratiques, ou chalands, dont le commentateur du *Fraser's Magazine* fait trois *dévas* ou malins esprits, s'opposant au départ du soleil. Après quelques efforts néanmoins, le héros solaire vient à bout de ces enchantements qui ont pris la forme enchanteresse d'un paiement argent comptant; lui-même admet la fascination pécuniaire d'un *déva* déguisé en *pratique*; car, bien que ce retard l'ait importuné :

Perte d'un sou vaillant, prou sait il,
L'importuner n'eut de plus.

Je glisse sur cette partie des statuts gilpins qui règle la question des prêts entre pairs : « Prêts se veuillent, pas re-gût-il, l'ait mie prêté ne rende plus. » (Entre pairs on ne doit pas se rendre plus qu'il n'a été prêté.) Le prêt à intérêt n'était donc pas admis entre Gilpins.

Finalement, le nôtre remporte la victoire; il enfourche son coursier et il boucle son ceinturon auquel il suspend les bouteilles de vin ci-dessus mentionnées.

Alors sur le tout, pour être
 Equipé de pied en cap,
 Son long rouge manteau prou brossé et net
 Rejeta galamment.

Ici l'auteur trouve encore dans le manteau rouge un ancien équipement du héros solaire; mais il est beaucoup plus certain que ce *roux mantel* désigne l'Eglise romaine, et il y a fort peu de chose à faire pour rétablir le texte maçonique : « Prêtre que pape éloignent romain, tel opprobre s'en rejettent guillaumes. »

Quelquefois la préoccupation de traduire quand même le texte primitif fait commettre au versificateur anglais de la ballade des non-sens inexplicables, tels que celui-ci :

Away went Gilpin, neck or nought,
 Away went hat and wig;

littéralement :

Part Gilpin, *col ou rien*,
 Part chapeau et perruque.

Neck or nought, « col ou rien », n'a d'autre but que de rendre le mot français *cler-n*; *hat* est pour *toq* et *wig* pour *peluque* (perruque). Le texte primitif est :

Pair Gilpin clerc n'apprête que explique.

Ce sont les conditions de l'apprentissage, telles qu'elles sont résumées dans la chanson du Roulier.

Il paraît que cavalier, toque et perruque se sont éclipsés dans la poussière, aventure habituelle aux héros solaires; car le poète s'écrie :

Voyez-le encore monté
 Sur son cheval agile,
 Prou lentement passant sur les pierres
 Avec vigilance et soins salutaires.

Singulière allure pour un *cheval agile*; mais ces coq-à-l'âne sont le signe distinctif de toutes les productions maçoniques anciennes et modernes, et toutes leur doivent cet air trom-

peur de simplicité et de sans-façon qu'on a déjà remarqué dans l'*Infant Joy*, de Blake. Cette strophe se rapporte toujours à l'apprentissage : « Veuille ne carmin t'eusses reçoive le gille, pair lentement pas si ne l'éprouve, vi gille ne soit chancel être » (qui veut être reçu gile en carmin, si un pair ne l'a pas lentement éprouvé, ne peut pas être vigile en *chancel*). Chancel veut dire ici *sanctuaire*. *Vigilant soin salulaire* fait sans doute allusion à la *veillée* dans le *chancel*, qui précédait toutes les initiations, à commencer par celle des chevaliers. Cervantes, qui a parodié la chevalerie, a dû en même temps nous léguer son secret dans les kyrielles de proverbes de Sancho Pança. Il fait veiller don Quichotte à l'hôtel.

Après avoir d'abord procédé avec une salulaire lenteur, l'allure du cavalier s'accélère, sans le moindre respect pour le mythe solaire.

Mais, trouvant sans délai route plus plate
Sous ses pieds prou (bien) ferrés,
L'animal soufflant se met au trot
Qui l'escorche en selle.

Jean s'écrie : Bellement, doucement ;
Mais Jean crie vainement,
Trot tôt devint galop
En dépit de mors et de bride.

Alors tout le peuple prou (bien) vit
Qu'il jeta les fioles (bouteilles).
De chaque côté pend une fiole,
Comme il a été dit ou célébré.

Ce passage, tout à fait étranger au mythe solaire, est, au contraire, un des plus intéressants au point de vue de l'affiliation maçonnique des anciennes loges de corps et métiers. Le lanternois est de sa nature une langue très flottante ; mais, s'il est un de ses hiéroglyphes qui ait un sens bien fixé, c'est la *fiole* ou bouteille, qui indique toujours l'*affiliation*. Ainsi le voyage de la dive bouteille, dans Rabelais, c'est le voyage de la *dive fiole*. Il me reste maintenant à expliquer ces trois strophes :

Au maître qui lui vient en aide, l'élève paye ce qu'il lui plaît. Se prou faire payer, aime l'affiliant qui sait mettre la clef au secret du chancel (sanctuaire).

Maître vient se n'aide, élève paye li plaît.
Se prou faire paye, aime l'affiliant
Sait mettre clef, secret chancel.

La gent escrit bulle mène le monde, c'est qu'on montre au jeune écrivain quand il devine la glypte (l'art de la gravure en cachets).

Jean Escribouille monde se mène tel,
Jeune écrivain montre devine glypte.

Que le peuple reste dupe des bourdes qu'il y lit, pourvu que tel soit affilié à la loge, paraisse écouter un fou qui donne son pain comme si Dieu y était sel et beurre.

Ne dupe demeure bourde y lire peuple,
Pourvu que loge est affilié, tel
Paraisse qu'écoute, pain donne fol,
Comme l'y était Dieu sel et beurre.

En examinant le procédé employé par les poètes gouliarques, on voit qu'il consiste à juxtaposer, les unes à la suite des autres, des kyrielles de proverbes.

Ainsi, le premier vers se lit :

Maître vend chandelles, veut palpe les.

Et le dernier est la version originale du célèbre proverbe :
« On ne fait pas d'omelettes sans brouiller les œufs. »

Ne fais omelette de œufs se les brouilles.

Mais il y a un autre sens, le véritable :

N'aye foi homme l'est Dieu, se le brûle.

« Qui ne croit qu'homme est dieu, on le brûle. »

IV

Maintenant nous rentrons dans le drame solaire, qui reste très apparent dans les stations du cavalier Gilpin. Seulement nous avons vu que le commentateur anglais du poème s'était

entièrement trompé sur le point de départ. Gilpin ne se dirige pas de l'est à l'ouest, mais du sud-ouest au nord-est, et il est à remarquer que cette direction est absolument identique à celle de Panurge et de ses compagnons partant pour aller consulter l'oracle de la dive bouteille, c'est-à-dire pour aller se faire affilier à l'ordre gouliarèsque. Or, dans tous les poèmes anciens ou modernes, le héros solaire traverse les enfers, c'est-à-dire les ténèbres de l'ignorance, pour arriver à la source de science qui est l'*Orient*. Nous avons vu que le terme du voyage de Jean Gilpin est *Ware*, en français : *Oir*, au nord-est de la ville où *l'on dort*. Sa première station est Islington, aujourd'hui enclavé dans la ville de Londres, mais formant jadis une ville séparée, située en plein nord. Inutile de s'occuper des étymologies sanscrites du commentateur. Le traducteur a traduit, d'après le procédé burlesque, ce que l'original français avait dû écrire : *Islen ville*, c'est-à-dire *ici l'on veille*. C'est le commencement de la fameuse *veillée des armes*, qui précédait l'initiation du chevalier. Or Gilpin représente le premier degré de l'ordre des Gouliards, ceux que Rabelais nomme *Gastrolâtres*, traduction de *tripe l'aime*, c'est-à-dire les chevaliers ou *kchatrias*. Après eux vient, comme occupant le sommet de l'échelle sociale, la classe savante ou les *brahmines*, que Rabelais nomme *Engastromythes* ou *ventriloques*, et qui sont clercs de la *mère loge*. Leurs insignes étaient deux palmes, qui se sont conservées dans les insignes académiques. Aux premiers, l'or, représenté par la couleur jaune qui leur était attribuée, et les jouissances grossières; aux seconds, le pouvoir et la pourpre. Ils dédaignent d'être riches et se font nourrir par autrui; mais ce sont eux qui mènent le monde. Leur station est *Edmonton*, petite ville du Middlesex, située à 6 milles nord de Londres, sur la route d'Edimbourg. C'est la traduction d'un mot qui, dans l'original français, avait été *Damon ville*, avec le double sens de *démon veille* et *domine veille*. Là se trouve situé l'*hôtel de la Cloche* ou l'*autel de l'Eglise*; là domine le grand *Pierre Paul écrit bulle*, celui qui scelle ses écrits du sceau de Pierre et de Paul, c'est-à-dire le pape, l'ennemi traditionnel

de la gent gouliarique, qui semble avoir hérité directement de cette haine implacable des *phratries* païennes dépossédées par le christianisme. C'est l'île sonnante de Rabelais.

J'ai dit que, dans les vieilles farces populaires, le rôle du beau Gilles était d'être toujours en fuite. En effet, en tant que héros solaire, il représente le mouvement rétrograde de l'astre diurne ou la décroissance des jours qui ne s'arrête qu'à Noël. Gilpin, emporté par le cheval de son ami le *lustreur* ou le *calendreur*, mais moulu par la course, est déposé par lui à la porte de ce personnage, qui joue un grand rôle dans les anciens mythes solaires : celui de passer le soleil au laminoir, pour lui rendre son *lustre*. Chez les Gouliards, il semble avoir rempli le rôle de *veilleur* ou de gardien de la loge, et son nom se traduisait : « colonne d'or veillant ou quel ne dort veillant »

Celui-ci fait immédiatement son métier de dégraisseur solaire, en disant à Gilpin couvert de boue et de poussière :

Mais laissez-moi racler les croûtes
Qui pendent sur votre visage.
Mangez, car prou vous êtes
En cas de fringale.

C'est la fin de l'apprentissage. Il a été dit plus haut qu'on doit cacher le jeu au *cadet* ; si on l'y mêlait, il pourrait trahir le but de la famille de Golia, qui est d'enfoncer le *tronc de l'Eglise* ou le trône de l'Eglise. L'original de la strophe ci-dessus est :

Mais laissez-moi racle croustes sur votre vis (visage) li pend.
Mangez, car prou estes en cas de fringale.

« Mais cessez de croire au miracle dont on revêtirait un pain vil. Mangez, car le cadet est prêt à faire un égal ou un *gouaille* (mais laissez miracle crustes se revêtir vil pain ; mangez, car prêt n'est cadet faire un égal). »

Le dogme de l'égalité semble en effet avoir été le dernier mot de la doctrine gouliarique. Le cadet s'est assis à la table du *calender*, ou du chef de sa loge ; l'initiation est terminée

par cette démonstration d'égalité. Il va recommencer son voyage, cette fois de l'est à l'ouest, c'est-à-dire communiquer au monde la lumière divine qu'il a été chercher chez le calender. Alors il adresse ce petit speech à son capricieux coursier :

Pour plaire à vous ici vins-je,
Ci retournerez à moi pour plaire.

« Pour vous plaire, je vins ici ; vous retournerez pour me plaire. » En réalité, c'est le programme du Gouliard agissant en pleine connaissance de cause. « Pourple rêve se venge, Rois sur trône, Rome parpelards. » Il est bien près d'arriver, le fameux *jour de gloire* de la *Marseillaise*, le jour des *Gouliards*, qui, bien longtemps avant 1793, se proclamaient *sans culottes* ; ce qui, en leur jargon, signifiait : *sans culte*.

Le départ de Gilpin est précédé, comme celui de la veille, par un bruyant tumulte :

Ah ! discours malencontreux, vanterie inutile,
Pour lequel il payera prou cher.
Car, pendant qu'il parlait, un âne braillant
Chanta à la fois haut et clair.

Mais son cheval se mit à souffler
Comme s'il ouït rugir lion,
Et prit le galop tant qu'il put,
Comme auparavant il avait fait.

L'original dit :

Mot est enfer, l'inventèrent tel,
L'Eglise, pape, rois, serf brûlent.
Ane, sois libre, la foi t'éclaire.

Maçons se veulent, soumettent, s'affilient
Que messe l'ouït l'ait ne régir Gaulpe,
Que mi auparavant fût tel.

Il y a dans la première strophe un jeu de mots sinistre sur la *foi t'éclaire* et le *feu t'éclaire*, qui fait allusion au bûcher de l'Inquisition et surtout au supplice du chevalier de la

Barre. La seconde a un intérêt historique bien plus important. *Messe l'ouit* semble être une allusion très directe à Louis XVI. Beaucoup plus entendeur de messes que son prédécesseur, il semblerait avoir voulu placer les loges maçonniques sous la juridiction cléricale, ce qui, paraît-il, ne s'était jamais fait. Lorsque la Révolution éclata, la franc-maçonnerie regorgeait de prêtres, qui probablement y avaient été introduits par la cour pour en dénaturer le tempérament nihiliste; mais ce fut le contraire qui arriva : ces prêtres francs-maçons furent les plus fougueux de tous les révolutionnaires. Sous le dernier règne, la franc-maçonnerie, endormie depuis la chute de Charles X, fut réveillée par Napoléon III, qui la remplit d'officiers de tous grades pour appuyer sa dynastie; or, si cette franc-maçonnerie impériale ne l'a pas renversée, c'est qu'elle n'en a pas eu le temps. Mais elle est devenue immédiatement le plus ferme soutien de la république.

La course de la veille était celle de l'apprentissage; la course du lendemain est celle de la maîtrise ou, pour parler plus exactement, un cours des devoirs de la maîtrise.

Gilpin part, et de Gilpin

La toque choit avec la perruque.

Il les reperd plus vite qu'auparavant (que prime).

Pourquoi? Il était trop plein.

N'allez pas croire que son ami le calender l'a trop bien fait dîner. C'est le chapitre des persécutions qui commence, et il prescrit les règles de l'assistance que se doivent les Gilpins. Cette stance doit se traduire : « Pair Gilpin aide Gilpin, qui t'en supplie, lorsque le clergé veut opprimer un pourple pour culte de la tripe ».

Le coursier s'emporte de nouveau, et le chevalier fuit, selon la noble habitude de tout Gille, avec l'écuyer qu'on lui a donné pour l'escorter.

Six seigneurs dans la rue,

En voyant Gilpin fuir

Avec l'écuyer sur ses talons,

Crient à tue-tête : Arrête, voleur!
 Arrête, voleur! bandit!
 Nul d'eux est muet,
 Et tout un chacun par là passant
 Se joint à la poursuite.

Cette partie des devoirs du Gilpin, se trouvant transcrite en langage vulgaire dans la ballade italienne de Pierre Barlier ou Pierre Brulart, n'est pas difficile à rétablir. Un Gilpin a été mis en prison; il a été condamné à mort pour crime d'hérésie, etc. Les autres doivent faire l'impossible pour l'empêcher de périr.

Sachent ordonné est, à la roue envoient Gilpin, faire évêque le quierre sursis. Tels ne crient à tue-tête : Arrête, voleur! arrête, voleur! Bandes ne l'aide amentent. Tu tinsses compères, là passant, se joignent à la poursuite.

Ici, comme on le voit, les deux textes arrivent presque à se confondre; une émeute a été provoquée et, pendant ce temps, le Gilpin est enlevé par les compères qui forcent les portes de sa prison. Une bande de cavaliers suit le héros solaire, qui n'est qu'un héros révolutionnaire; mais il les distance, et il arrive le premier à la porte de Londres.

Vite se rouvre la grille du portail
 Comme devant, croient les gabelous
 Que c'était un tour de Gilpin.
 Car pairs, mourir éviter lui voulant,
 Ne s'arrêtent que lorsque aidé l'ont
 Se départit, en sûreté, règne loin.

Ainsi finit cette longue série de proverbes à double sens, comme tous les proverbes, qui probablement devait se vendre sous la forme des recueils de *Trois cents calembourgs pour un sou*, et peut-être, en cherchant bien, en retrouverait-on en France l'original. Mais la stance la plus étrange et la plus significative est certainement la dernière :

Now let us sing : long live the king,
 And Gilpin long live he;

And, when he next doth ride a race,
May I be there to see.

Littéralement :

Maintenant chantons : Roi ait vie longue,
Et Gilpin aussi ait vie longue ;
Et quand sera pour *courre* (course) nouvel,
J'y serai à la fin de le voir.

Pour les initiés :

Maintenant chante : Honneur au vilain (vélin),
Agile penne aussi ait vilain.
Et quand sera par écrit, nouvelle,
Je serai à la fin du livre.

Mais il existe une autre interprétation, qui donne le nom probable de l'auteur et la clef politique du poème :

Maintenant chantons : L'ait vie longue rois, etc.

Ce simple changement indique que l'auteur avait surtout en vue la *vile Hongroise*, c'est-à-dire Marie-Antoinette, fille de la reine de Hongrie, et que cette stance est un langage poissard, qui n'était autre que le lanternois.

Maintenant che ne tins la vile Hongroise,
Eût je li ponce le vélin ;
Et quand sera porc, roi ne vaille,
J'y serai, à la fin de le voir.

(Maintenant, si je tenais la vile Hongroise, il faudrait que je lui pongasse le vélin (je lui donnasse une frottée), et quand il se trouvera un roi que ne vaille un porc, j'y serai afin de le voir.)

La *vile Hongroise* donne en même temps la signature de Greuze, l'ami des philosophes, dont les tableaux sont tous composés dans ce style. La reine, pour son malheur, se mêlait beaucoup trop des affaires des Gilpins, par l'intermédiaire de M^{me} Vigée-Lebrun, qui était un des membres les plus distingués des loges dévouées à la cour.

Telle fut la dernière transformation du héros solaire quelques jours avant qu'il se suicidât volontairement et s'en-

sevelît dans son triomphe. Avant le christianisme, il s'était fort peu mêlé de politique; cependant, nous savons que l'envoi des statues au Capitole causait souvent de violentes émeutes, à cause des allusions politiques qui se glissaient dans leur composition; et Tertullien cite un exemple historique de l'emploi de l'hieroglyphie maçonnique d'alors pour exprimer un vœu contre les chrétiens. On sait que les *phratries* ne requièrent jamais publiquement contre eux, parce qu'ils étaient couverts comme les autres loges par le secret qu'elles se gardaient entre elles. Cependant, à l'occasion d'une des premières persécutions ordonnées d'office par les Césars, les païens d'Alexandrie firent afficher un tableau sur lequel était peint un personnage *porté par un pied d'âne dépassant une longue robe; il avait un livre à la main et des oreilles d'âne*. Cette série de rébus est tellement simple, que tout initié, c'est-à-dire tout citoyen libre, chrétien ou non, pouvait lire à première vue :

Pono stole kribi Blékhron.

c'est-à-dire : « Envoie au supplice l'infâme qui se cache. » Le plus grand crime des chrétiens aux yeux des païens, le seul probablement, était d'initier les esclaves. Plus tard, cette écriture servit à conspirer contre les autocrates byzantins, qui firent une guerre d'extermination aux francs-maçons orientaux et les anéantirent. Avec eux périt l'art grec. De nos jours, les czars russes ont fait la même guerre d'extermination à la franc-maçonnerie moderne et n'y ont gagné que le nihilisme, tandis que les Gouliards se sont dissous d'eux-mêmes dès qu'a été atteint le but pour lequel ils avaient toujours combattu, et qui les honore malgré leurs erreurs. Ce but était la liberté de la pensée.

G. D'ORCET (*Fraser's Magazine*.)

P.-S. — Je n'ai peut-être pas traité saint Gilpin avec tout le respect qui lui était dû. Je dis saint Gilpin, parce qu'il a été canonisé dans la famille de *Golia*, bien qu'il y ait peu à espérer de le retrouver dans les recueils des Bollandistes. Tout ce

que j'en sais jusqu'à présent, c'est qu'il était sénéchal et qu'il importa en Angleterre l'industrie du calandrage du velin, qu'il avait appris d'une Mauresque dont il fut aimé. Ceci se passait avant le dixième siècle et tend de plus en plus à déterminer le caractère solaire de saint Gilpin ou Gulpin, qui paraît avoir été primitivement Vulpin ou Vulpian, c'est-à-dire *renard*, traduction du grec *Bassaros* ou *kerdô*, surnom de Bacchus, inventeur du pressoir. Voici comment s'exprime à son égard un chapiteau roman de l'église de Gannat :

Mie plaigne le seneschal Gilpoing
 Outremer fabriqua les calandres
 Es velin, Angleterre, pourple.

Par ses immenses troupeaux de moutons, l'Angleterre était destinée à avoir le monopole des parchemins aussi bien que des laines, et elle dut ce monopole à quelqu'un de ces ouvriers parisiens qui y émigrèrent dès le sixième siècle. L'origine française du nom de Galpin ne laisse aucun doute, car on le retrouve écrit tantôt sous la forme de *Gel-panne* et tantôt sous celle de *panne-Glass*, glaceur de panne (éttoffe) ou lustreur. Dans l'antiquité, il faisait déjà le métier de foulon. Le *Pangloss* de Voltaire et le *Panurge* de Rabelais sont des Gilpins ; il en était de même de Léonard de Vinci, qui a signé le buste de Béatrice Farnèse d'une *épingle*, et dans une foule de gravures du dernier siècle se rapportant à des initiations maçonniques, l'*épingle* joue un rôle ornemental aussi imprévu que singulier. C'était l'insigne du plus haut grade des loges de corps et métiers, celui des *colonnes d'or du chancel*.

Mais *Gilpin* faisait surtout partie de la signature mystique des maîtres, qui avaient le droit d'ajouter à leur nom la formule latine *pinxit*, c'est-à-dire *je l'ai peint*. Un passage très curieux de Cervantes nous donne la clef de ce petit mystère, qui était le dernier mot de la franc-maçonnerie d'autrefois. *Don Quichotte* est, comme l'œuvre de Cowper et celle de Rabelais, un poème maçonnique, contenant les statuts d'une loge exclusivement composée de nobles, que Coypel a retraduits en français à l'usage des « coulpe-lances, maçons tripe-

l'aiment, manier cimeterre plaît, chevaliers de Sol-Monte » (Salomon). C'était une loge de nobles professant des opinions dites aujourd'hui *libérales*. Voici l'enfilade de proverbes de Sancho Pança qui se rapporte à la formule gilpinique :

Ce, ni je le dis; ce, ni je le pense.

Mais tel ne le tient, tel ne mange atout (avec) le pain.

Si furent fiancés ou non? A Dieu auront compté rendre le.

De mon vignoble je viens et ne sais nul.

Voici maintenant la lecture véritable :

Se ne gèle dit, est signe Gilpin s'aime tel en latin, tel nom ajoute, *l'ait peint*. Si fût roufian (homme taré), ne signe devront contraindre le. (On devra le contraindre à ne pas le signer.) Doit mène vie noble, *jouvenet* signe-le.

Jouvenet est ici pour *cadet*, et quiconque signait *pinxit* devait posséder une réputation intacte. Mais ce qui est plus intéressant à constater, c'est que *pinxit* désigne toujours un *Gouliard*, et que la franc-maçonnerie du moyen âge n'était à proprement parler qu'une formule de signature artistique.

En effet, dès le onzième siècle, on la trouve sur les chapiteaux des églises romanes sous la forme de deux Centaures, portant du *feurre* (foin) sur le dos, avec une longue queue terminée par une épaisse touffe de poils (drue, velue); d'une main ils tiennent une épée, et de l'autre ils échangent des *lapins* ou des *pommes de pin*. La lecture héraldique de ces rébus est d'une simplicité enfantine :

« Feurré mi Centaure, épée à la main, queue longue drue velue, n'échange lapin. » (C'est-à-dire : Fourmaçon tripe l'aime, colonne dort veillant, saint Gilpin.)

Assurément, les vrais maçons ont pu aimer la tripe au four (fourmaçon tripe l'aime). Mais il est certain qu'ils n'étaient que des *pierrots* ou *vilains* et ne faisaient pas partie des trois corporations (bourgeois, nobles et clercs) vivant dans des enceintes maçonnées (fort maçonné), qui sont l'hiéroglyphe habituel de la franc-maçonnerie gothique. Aussi ne sont-ils pas la véritable origine de cet ordre si célèbre et si peu connu,

lequel n'admettait que ceux qui vivaient noblement, c'est-à-dire d'une profession intellectuelle quelconque, et partant sachant écrire. C'était une condition *sine qua non*, pour être reçu *clerc carminé* ou *pourpre*. Leur privilège était de signer de la penne de l'aile gauche du cygne (firme cigne tort plume) sur du vélin calandré (calandré vélin) en signe qu'ils l'avaient peint (signe je l'ai peint).

Sur la *Joconde* et la *Sainte-Anne* de Léonard de Vinci au Louvre, on peut remarquer, à l'arrière-plan, les frimas la tête dans les nues (frimas chef nu), qui indiquent le grade du peintre dans sa guilde; mais aucun monogramme gelpinique n'est plus bizarre ni plus apparent que le singe au poing dans l'œil (singe œil poing), qui fait une figure si drôlatique derrière le captif de Michel-Ange du Louvre, et a dû probablement le faire refuser par la cour de Rome. Il est derrière le dos d'un vilain (colonne d'or vilain), la formule est donc complète, et ce n'est pas la seule qui saute aux yeux dans les œuvres de l'austère Florentin. Son *Pensieroso* est un homme qui médite assis (medit-sis pour Meditchis, ou Médicis prononcé à l'italienne.) Michel-Ange maniait donc très agréablement le calembour gaulois, car le sénéchal Gilpin avait imposé à tous ses adeptes cet idiome que Dante (autre Gilpin) trouvait si *délectable*. Bien des fois on a écrit *finis Galliæ*, mais elle ne sort par une porte que pour rentrer par une autre, et quant à l'auteur de l'article du *Fraser's Magazine*, je le soupçonne fortement de nous avoir dévoilé un tantinet des vieilles traditions de quelque loge maçonnique anglaise, ce que, du reste, Gérard de Nerval avait fait avant lui dans sa *Reine de Saba* et sa *Main enchantée*, dont l'origine maçonnique n'a jamais été contestée.